

LA LUSITANIE D'ARTEMIDORE

Pierre Moret

Para Javier de Hoz, este trabajo sobre un geógrafo griego que fue testigo presencial del colapso de la cultura escrita de los iberos :
γραμματικῆ δὲ χρῶνται τῆ τῶν Ἰταλῶν οἱ παρὰ θάλατταν οἰκοῦντες
τῶν Ἰβήρων (fr. 22 Stiehle).

On sait depuis longtemps que la *Géographie* d'Artémidore d'Ephèse contenait une brève description des provinces romaines d'Hispanie, grâce à un fragment recueilli au milieu du x^e siècle dans le *De administrando imperio* de Constantin VII Porphyrogénète. Bien que ce fragment soit corrompu et que l'histoire du texte qu'il contient fasse débat,¹ son lien avec Artémidore est accepté par tous. Voici la phrase qui concerne les provinces :²

Διήρηται δὲ ὑπὸ Ῥωμαίων εἰς δύο ἐπαρχίας <***>³ διατείνουσα ἀπὸ
τῶν Πυρηναίων ὁρῶν ἅπασα {καὶ}⁴ μέχρι τῆς Καινῆς Καρχηδόνος καὶ τῶν

¹ Il est communément admis que ce texte est tiré d'un épitomé d'Artémidore rédigé entre le iv^e et le vi^e siècle de notre ère par Marcien d'Héraclée. Les rédacteurs du *De administrando imperio* ne l'auraient connu que par l'intermédiaire des *Ethniques* d'Étienne de Byzance, un dictionnaire des noms propres géographiques datant du vi^e siècle (Marcotte 2000, cxviii ; Gallazzi *et al.* 2008, 213 ; Settis 2008, 59 ; Billerbeck 2009, 65 et 71), mais il a été également suggéré que les informations concernant les provinces ont pu être puisées directement dans l'abrégé de Marcien (Canfora 2008, 245-258). Pour d'autres cependant, le texte complet d'Artémidore circulait encore à l'époque d'Étienne de Byzance (Bravo 2009, 61, n. 34).

² Fr. 21 Stiehle, *apud* Const. Porphy., *Admin. imp.* 23. Je reproduis le texte tel qu'il a été édité par G. Moravcsik, 1967².

³ Le texte présente ici une lacune qui a été diversement restituée. Dans la traduction qui suit, ma proposition se fonde sur le texte correspondant de *P.Artemid.* (voir *infra*).

⁴ Une conjonction de coordination, à cette place, est dépourvue de sens. Elle a été supprimée par tous les éditeurs de Constantin, d'Étienne de Byzance et d'Artémidore, à l'exception de Canfora 2008, 234, que ce choix contraint à modifier la suite de la phrase, d'une façon qui n'est guère satisfaisante.

τοῦ Βαίτιος πηγῶν, τῆς δὲ δευτέρας ἐπαρχίας τὰ μέχρι Γαδείρων καὶ Λυσιτανίας.

“Elle (*scil.* l’Ibérie) a été divisée par les Romains en deux provinces. < Fait partie de la première province la région > qui s’étend tout entière des monts Pyrénées jusqu’à la Nouvelle Carthage et jusqu’aux sources du Bætis ; et < font partie > de la seconde province les territoires qui s’étendent jusqu’à Gadeira et jusqu’à la Lusitanie.”

Malgré sa brièveté, cette description est extrêmement précieuse : pour la période qui va de 197 — date de la création des deux provinces — à la fin des guerres civiles,⁵ c’est le seul document conservé qui nous livre des points de repère concrets permettant de tracer la frontière entre Citérieure et Ultérieure.⁶ Et ces repères peuvent être assez précisément datés du dernier tiers du II^e siècle av. J.-C.,⁷ date à laquelle Artémidore fit un voyage en Occident qui le mena jusqu’à Gades et à l’Océan.

On comprend donc que la découverte d’une version légèrement différente du même passage dans le papyrus dit d’Artémidore (*P.Artemid.*), récemment publié avec soin par Claudio Gallazzi, Bärbel Kramer et Salvatore Settis (Gallazzi *et al.* 2008), ait suscité de nombreuses réactions. Rédigé sur un papyrus fabriqué entre 40 av. J.-C. et 130 ap. J.-C.,⁸ ce document exceptionnel est l’objet depuis plusieurs années d’un intense débat dont l’un des principaux enjeux n’est autre que son authenticité, contestée notamment par Luciano Canfora 2008, 2010. Sur les cinq colonnes de texte qui sont entièrement ou partiellement conservées, la quatrième et le début de la cinquième contiennent la description du *schéma* ou forme générale de l’Ibérie. C’est au début de cette description qu’Artémidore consacre un bref développement aux provinces et à leurs limites.

P.Artemid., IV 5-14 : Διείρηται δ’ὐπὸ Ῥωμαίων εἰς δύο ἐπαρχείας· καὶ τῆς μὲν πρώτης ἐστὶν ἐπαρχείας ἡ διατείνουσα ἀπὸ τῶν Πυρηνναίων ὀρῶν ἅπασα

⁵ César fait indirectement référence aux limites des provinces telles qu’elles existaient en 49 av. J.-C. (*B. civ.* I 38, 1). Mais il faut attendre Strabon et Pline l’Ancien pour trouver des descriptions précises dont les sources remontent, au plus tôt, au début du règne d’Auguste.

⁶ Abstraction faite de quelques témoignages indirects tirés de Tite-Live (par ex. XL 41, 8).

⁷ D’après les indications contenues dans *P. Artemid.*, le voyage d’Artémidore en Ibérie doit se situer entre 137 (date de la campagne de D. Iunius Brutus contre les *Callaeci*) et 108 (construction de la tour de Cépion à l’embouchure du Guadalquivir), comme le proposent de façon convaincante les éditeurs du papyrus (Gallazzi *et al.* 2008, 102 sq). Pour ceux qui ne croient pas à l’authenticité du document, les repères sont plus flous, mais la fin du II^e siècle reste la période la plus vraisemblable (Canfora 2008, 70-73).

⁸ Datation par le radiocarbone calibrée à deux sigmas (Gallazzi *et al.* 2008, 70).

μέχρι τῆς Καινῆς Καρχηδόνος καὶ Καστολῶνος καὶ τῶν τοῦ Βαίτιος πηγῶν τῆς δ'έτερας ἐστὶν ἐπαρχείας τὰ μέχρι Γαδείρων καὶ τὰ κατὰ τὴν Λυσειτανίαν πάντα.

“Elle (*scil.* L'Ibérie) a été divisée par les Romains en deux provinces. Fait partie de la première province la région qui s'étend tout entière des monts Pyrénées jusqu'à la Nouvelle Carthage, **jusqu'à Kastolôn** et jusqu'aux sources du Bætis ; font partie de l'**autre** province les territoires qui s'étendent jusqu'à Gadeira et toute l'étendue de la Lusitanie.”

J'ai signalé en gras les passages dans lesquels le texte du papyrus s'écarte de celui du *De administrando imperio*. Alors que la mention de Castulo, omise par l'abréviateur dont semble dépendre le fr. 21, n'a guère suscité de réactions,⁹ la formule τὰ κατὰ τὴν Λυσειτανίαν πάντα a déjà fait couler des flots d'encre. Luciano Canfora a fait de cette discordance entre le fr. 21 et *P.Artemid.* l'un de ses principaux chevaux de bataille.¹⁰ C'est pour lui un point si décisif qu'à la première ligne d'un article dont le titre est formulé interrogativement — *Perché quel papiro non può essere Artemidoro* —, sa réponse tient lapidairement en une phrase : “*Perché sulla Lusitania dice il contrario di Artemidoro*”.¹¹

L'argumentaire de Canfora repose sur l'idée qu'il y a une contradiction impossible à résoudre entre le fr. 21 Stiehle et le *P.Artemid.* : si l'on suit le premier, l'Ulérieure s'arrête aux frontières de la Lusitanie, alors que d'après le second, l'Ulérieure engloberait la totalité de la Lusitanie. La question qui se pose dès lors est de savoir quelle version reflète la réalité historique de l'époque d'Artémidore. Pour Canfora, celle du papyrus est irrecevable. Il rappelle d'abord que le nom Lusitanie désignait, au II^e siècle, une vaste région qui allait du cap Sacré au cap des Artabres, couvrant toute la façade occidentale de la péninsule, y compris l'actuelle Galice (Canfora 2007b, 302). Or, au temps d'Artémidore, seule une partie de cette Lusitanie *sensu lato* était passée sous domination romaine. La conquête des régions situées au nord du Duero avait à peine commencé, et ne devait se terminer qu'un demi-siècle après la mort d'Artémidore (Canfora 2009d, 170). Il est pour lui inconcevable que les Romains aient songé, à cette date, à inclure des peuples non encore soumis et des

⁹ Voir cependant Gangutia 2008, 336.

¹⁰ La même argumentation est développée ou résumée, avec quelques variations, dans presque toutes les publications consacrées par cet auteur au papyrus d'Artémidore : Canfora 2007b, 301-303 (= 2008, 276-278) ; Canfora 2007c, 82 (= 2008, 236 sq) ; Canfora & Bossina 2008, 55 et 78 ; Canfora 2009a, 286 sq ; 2009b, 20 ; 2009c, 89 ; 2009d ; 2010, 124-137.

¹¹ Canfora 2007a, 227, repris dans Canfora 2008, 243. Cette déclaration prend d'autant plus de relief qu'elle est mise en exergue et isolée soixante-quinze pages avant le chapitre qui est censé en administrer la preuve (Canfora 2007b, 301-303, repris dans Canfora 2008, 276-278).

contrées non encore pacifiées dans une de leurs provinces (Canfora 2008, 278). L'auteur du *P.Artemid.* serait donc coupable d'un "anachronisme intolérable" (Canfora 2010, 136), et l'ajout malencontreux de l'adjectif πάντα serait la meilleure preuve de la "*rielaborazione in deterius del fr. 21 Stiehle*" (Canfora 2009a, 286).

Les éditeurs du papyrus ont tenté de répondre aux objections de Canfora — du moins à celles qui avaient été publiées au début de l'année 2008 —, mais force est de constater que leur argumentation manque de force et de précision. En supposant qu'Artémidore n'aurait pris en compte qu'une partie de la Lusitanie, celle qui était pacifiée et donc "accessible",¹² ils introduisent une restriction qui, me semble-t-il, est en contradiction avec les termes du texte grec, et tout particulièrement avec l'emploi de πάντα. Ils ajoutent que le nom Lusitanie doit être compris ici dans un sens géographique et non politico-administratif : ce serait une simple région située entre le Guadiana et la Galice, sans limites précises (Gallazzi *et al.* 2008, 220).¹³ L. Canfora a aussitôt répliqué que si le sens de *Lusitania* est ici purement géographique, il faut l'entendre nécessairement comme une entité beaucoup plus vaste que la future province augustéenne de Lusitanie, et par conséquent l'inclusion de cette région "tout entière" dans l'Hispanie Ulérieure serait "encore plus erronée" (Canfora 2009a, 286 sq).

Sur ces entrefaites, trois autres chercheurs ont apporté leur contribution au débat. Martin West a voulu justifier la version du papyrus, en tentant de démontrer que la mention de la Lusitanie "tout entière" n'était pas anachronique (West 2009, 98-100). Il part de l'idée que "*Artemidorus Iberia, in the present context, is not the whole peninsula, much of whose western part he is excluding from it*" (*ibid.*, 98), en s'appuyant sur un passage du livre III de Polybe qui restreint l'aire géographique de l'Ibérie à la façade méditerranéenne de la péninsule.¹⁴ D'où il déduit que le quart nord-ouest de celle-ci ne faisait pas partie de l'Ibérie, et par conséquent que la Lusitanie d'Artémidore se situait au sud-ouest, autour du cap Sacré. Il s'agirait du reste d'une indication vague et approximative, imputable à une mauvaise connaissance de cette partie de la péninsule.¹⁵

¹² "*Il papiro mostra che Artemidoro includeva nella seconda provincia l'intero territorio lusitano al suo tempo accessibile*" (Gallazzi *et al.* 2008, 219).

¹³ Dans le même sens, Settis 2008, 48.

¹⁴ Polybe, III 37, 10-11 : "la partie qui est tournée vers notre mer jusqu'aux colonnes d'Héraclès s'appelle Ibérie, et celle qui est tournée vers la mer extérieure ou grande mer n'a pas de dénomination commune parce que son exploration est récente".

¹⁵ "*Artemidorus does not know much about that side of the country: Lusitania is the one areal name he can place on that coast, but that does not mean that he conceives it to extend all the way up to Coruña*" (West 2009, 99).

Le dernier point de l'argumentation de M. West est clairement démenti par la précision de la description des côtes de la façade occidentale de l'Ibérie, telle qu'on peut la lire dans le *paraplous* de la colonne v. Quant à sa prémisse initiale, il s'agit manifestement d'un contresens. L'analyse des colonnes iv et v, prises dans leur ensemble, montre que l'Ibérie/Hispanie de la phrase d'introduction correspond exactement à la *chôra* dont le périmètre (*perigraphê*) est décrit à partir de iv 14 comme étant celui d'une péninsule : à savoir, un quadrilatère dont trois côtés sont maritimes, et le quatrième est une chaîne de montagne. S'il en avait été autrement, si l'Ibérie/Hispanie de iv 1-5 n'avait représenté qu'une partie de cet ensemble, Artémidore en aurait nécessairement précisé les limites, pour éviter toute confusion ; et il n'aurait pas écrit τῆς χώρας avec un article défini qui équivaut ici à un démonstratif et renvoie à ce qui précède. L'erreur de West vient d'une assimilation forcée entre la vision chorographique d'Artémidore et celle de Polybe, alors qu'il y a entre ces deux auteurs une profonde différence : Polybe se référait à une Ibérie méditerranéenne qui était encore celle de la tradition géographique hellénistique (Moret 2003), alors qu'Artémidore a complètement et explicitement adopté la notion romaine d'*Hispania*, sur le modèle de laquelle il redéfinit l'Ibérie des Grecs. Cette différence s'explique, naturellement, par la distance qui sépare la rédaction du livre III de Polybe et celle des *Geographoumena* : environ un quart de siècle, pendant lequel la connaissance du nord et de l'ouest de la péninsule a beaucoup progressé, tandis que le modèle territorial romain prenait l'ascendant sur les conceptions traditionnelles de la périplographie grecque.

Dans une étude parue la même année, Benedetto Bravo rejoint sur un point important les conclusions de Canfora, en considérant qu'Artémidore “ ne peut pas avoir dit que toutes les terres qui s'étendent dans l'espace de la Lusitanie font partie de la seconde province romaine ”, et en reconnaissant que les éditeurs ont échoué dans leur tentative d'explication de cette phrase (Bravo 2009, 43). La solution qu'il propose passe par une correction du texte du papyrus, qu'il tient pour une copie authentique mais défectueuse des *Geographoumena*. Artémidore n'aurait pas écrit τὰ μέχρι Γαδείρων καὶ τὰ κατὰ τὴν Λυσειτανίαν πάντα, mais τὰ μέχρι Γαδείρων καὶ τῶν κατὰ τὴν Λυσειτανίαν πάντα, ce qui pourrait se traduire ainsi : “ toutes les terres qui s'étendent jusqu'à Gadeira et jusqu'aux régions proches de la Lusitanie ” (Bravo 2009, 60). Le sens serait donc à peu près le même que dans la formule plus concise du fr. 21 Stiehle. La pesante périphrase de l'original s'expliquerait par la volonté de lever une ambiguïté : μέχρι ayant ici un sens inclusif (puisque Gadeira appartient à la province), Artémidore aurait souhaité éviter de laisser entendre que la Lusitanie faisait elle aussi partie de la province. L. Canfora a aussitôt réagi à la proposition de B. Bravo en condamnant une émendation qui entraîne un

positionnement “ erroné ” de πάντα, en bout de phrase et très éloigné de l’article, et d’autre part ne peut empêcher que “ *il senso resta sbagliato, giacché comunque una parte della Lusitania rientrava effettivamente nella Ulterior* ” (Canfora 2009d, 170).

Pour clore ce tour d’horizon, il me reste à citer un récent article de Carlo Martino Lucarini dans lequel cet auteur tente à son tour d’expliquer le passage litigieux en fondant son argumentation sur l’analyse de la préposition μέχρι (Lucarini 2009, 123). À la différence de Canfora, qui comprend le μέχρι Λυσιτανίας du fr. 21 Stiehle dans un sens exclusif (“ jusqu’à la Lusitanie non comprise ”), Lucarini pense au contraire que cette préposition doit s’entendre inclusivement pour Gades comme pour la Lusitanie. Il n’y aurait donc plus de contradiction entre la version abrégée du fr. 21 et la version originale du papyrus. Il s’agit là, me semble-t-il, d’une contribution décisive à la résolution du problème : j’y reviendrai plus loin. Mais la suite du commentaire de Lucarini est moins convaincante, à partir du moment où il tente de justifier l’inclusion de la Lusitanie “ tout entière ” dans l’Ultérieure. “ *L’aporia va così risolta : il termine Lusitania ha sempre indicato le zone occidentali della Spagna. Artemidoro, delineando i confini della Citerior, ha esplicitato solo quelli settentrionali, orientali e meridionali. Dicendo che la Lusitania apparteneva interamente alla Ulterior avrà voluto specificare i confini occidentali della Citerior, affermando cioè che nessuna parte della Lusitania apparteneva alla Citerior* ” (*ibid.*). Cet argument n’est pas recevable, car en citant Carthago Nova, Castulo et les sources du Bætis, compte tenu de l’orientation qu’il prête à la péninsule (fig. 1), Artémidore a déjà clairement fixé la limite occidentale de la Citerieure.¹⁶ La mention de la Lusitanie ne peut donc pas avoir servi à compléter la délimitation de la première province. Lucarini termine en reconnaissant que l’assertion d’Artémidore est inexacte — ce qui laisse entendre qu’il a été convaincu, comme Bravo, par les arguments historiques de Canfora — ; mais ce n’est pas pour lui une objection rédhibitoire, car il serait vain, conclut-il, d’attendre d’un géographe antique une exactitude absolue.

Pour résumer l’état de la controverse, l’idée d’une province romaine qui engloberait dans ses frontières une région encore insoumise est considérée comme une aporie indéfendable par l’ensemble des commentateurs, à la suite de Canfora qui en a fait son principal argument à charge. Pour résoudre cette difficulté, les défenseurs de l’authenticité du papyrus ont dû user d’expédients : en corrigeant le texte d’une façon qui n’est guère satisfaisante (Bravo), en ad-

¹⁶ À ce stade de la description, Artémidore n’a indiqué les limites de la Citerieure que pour ses côtés est (les Pyrénées) et ouest (Carthago Nova, Castulo et les sources du Bætis). Contrairement à ce qu’écrit Lucarini, il n’est pas question dans ce passage des limites nord et sud.

mettant une inexactitude d'Artémidore (Lucarini), en réduisant — abusivement selon moi — le cadre géographique dans lequel s'inscrit la description des provinces (West), ou en faisant un distinguo subtil entre le point de vue politico-administratif dont relève la délimitation des provinces, et le point de vue géographique plus flou dans lequel nous ferait passer — sans transition — la mention de la Lusitanie (les éditeurs). Pour ne pas ajouter plus de cacophonie à ce concert d'opinions discordantes, j'essaierai de réexaminer, pièce par pièce, les éléments du dossier.

LUSITANIA : UN CONCEPT MOUVANT INSCRIT DANS LA DYNAMIQUE DE LA CONQUÊTE ROMAINE

Parmi les auteurs qui mentionnent la Lusitanie ou les Lusitaniens, Artémidore arrive chronologiquement en troisième position, après un fragment de Caton daté de 150 ou 149 av. J.-C. (fr. VII 3a Jordan) et deux passages de Polybe (X 7, 5 et XXXIV 8, 1 et 4). Nul doute que l'ethnonyme et le choronyme correspondant furent forgés par les Romains dès le début de la conquête.¹⁷ Leur signification précise fait débat depuis longtemps. Un examen impartial des sources, dégagé de la vulgate historiographique fixée par Adolf Schulten au début du XX^e siècle, montre que le sens des deux termes a considérablement évolué entre le début et la fin de la conquête romaine (Edmondson 1996, 168-169 ; Cadiou 2008, 43). Luciano Pérez Vilatela 2000 a défendu avec de solides arguments l'idée que la région primitivement appelée *Lusitania* par les Romains correspond au sud-ouest de la péninsule, entre le Guadalquivir et l'interfluve Guadiana-Tage. C'est bien plus tard, chez Strabon III 3, 3, que l'on voit apparaître la notion d'une Lusitanie circonscrite dans le quart nord-ouest de la péninsule, entre le Tage et la Galice.¹⁸ Mais on trouve dans un autre passage de Strabon II 5, 15, l'écho d'une conception encore différente et sans doute plus ancienne, selon laquelle la Lusitanie s'étendait sur une grande partie

¹⁷ Le suffixe indique sans conteste une formation latine (Faust 1966, 44 sq). En revanche, l'étymologie est obscure et ne permet pas d'orienter l'analyse de façon certaine vers une souche toponymique indigène connue.

¹⁸ L. Canfora songe sans doute à ce passage de Strabon lorsqu'il dit que chez Artémidore, "*s'intende — com'è ovvio — la Lusitania nel senso preaugusteo : dal Tago a La Coruña*" (Canfora 2008, 277). Il y a là, me semble-t-il, un contresens. Lorsque Strabon parle d'une situation ancienne à la fin de III 3, 3, c'est aux réformes du début de l'époque augustéenne qu'il se réfère, quand la Galice et l'Asturie n'avaient pas encore été détachées de la province de Lusitanie (cf. *id.*, III 4, 20 et Pline, *N.H.* IV 118). Les quelques informations dont nous disposons pour l'époque pré-augustéenne permettent de placer la basse vallée du Tage dans la mouvance lusitanienne (par ex. Polybe X 7, 5), mais il n'est pas douteux que cette mouvance s'étendait plus au sud, jusqu'au Guadiana (Pérez Vilatela 2000 ; Cadiou 2008, 38 et 43).

de la façade océanique occidentale : “du Promontoire Sacré jusqu’au pays de ceux qu’on appelle Artabres, on navigue vers le nord en gardant la Lusitanie à sa droite”. Cette évocation correspond presque exactement à la description du *P.Artemid.* (v 4-7), à tel point que l’on peut se demander si Artémidore n’est pas ici la source de Strabon.

Artémidore témoigne donc d’un moment d’expansion maximale du concept géographique de Lusitanie, postérieur à la Lusitanie d’entre Guadiana et Tage des guerres du milieu du II^e siècle, et antérieur à la Lusitanie recadrée autour d’Emerita de l’administration augustéenne. En parlant d’expansion, je ne me réfère évidemment pas à l’annexion de nouvelles terres par les Lusitaniens eux-mêmes ou à des déplacements de populations. C’est le nom seul qui se déplace, au gré des conceptions romaines. La grille d’analyse qui a été appliquée naguère par Francisco Burillo à la Celtibérie peut servir aussi pour la Lusitanie : dans les deux cas nous sommes en présence d’une construction exo-ethnique¹⁹ dans laquelle l’officier supérieur, suivi par l’administrateur et en dernier lieu par le géographe, choisit (ou invente) et déplace arbitrairement un nom imposé de l’extérieur. Cette observation n’est pas nouvelle, mais les dérives essentialistes de l’historiographie de la première moitié du XX^e siècle ont longtemps occulté ce qui nous paraît aujourd’hui une évidence : la Lusitanie est une construction romaine, assujettie aux logiques territoriales et militaires de la conquête. Dès 1907, K. Th. Götzfried, historien injustement oublié, avait judicieusement noté que les adversaires que rencontraient les gouverneurs de l’Ultérieure en poussant leurs incursions vers le nord-ouest puis vers le nord, de fleuve en fleuve (du Guadiana au Tage puis au Duero), furent indistinctement appelés *Lusitani*, tandis que ceux contre lesquels luttaient les gouverneurs de la Citérieure en pénétrant par l’est dans la Meseta, furent génériquement appelés *Celtiberi*.²⁰ C’est ainsi que se constituèrent artificiellement les deux pôles “ethniques” de l’Hispanie barbare, et par voie de conséquence deux vastes espaces régionaux, pour des raisons qui n’avaient absolument rien à voir avec la répartition réelle des groupes humains et des forces politiques sur le terrain.

ESPACES PROVINCIAUX ET ZONES DE GUERRE : UN FAUX PROBLÈME

Luciano Canfora n’a pas tort de répéter à toute occasion que la Lusitanie de la fin du II^e siècle était encore loin d’être entièrement pacifiée et annexée. Les gouverneurs de l’Ultérieure, confrontés aux raids “lusitaniens” depuis le début du siècle, ne s’étaient risqués au nord du Tage qu’à partir des années 150

¹⁹ Burillo 1998, 14-17.

²⁰ Götzfried 1907, 81 (idée reprise et développée par Albertini 1923, 17 sq).

(Edmondson 1996, 169-172 ; Cadiou 2008, 38). Les campagnes de D. Iunius Brutus en 138-137 contre les peuples du Nord-Ouest eurent un grand retentissement, mais ce fut un coup d'éclat sans conséquences immédiates en ce qui concerne le contrôle effectif des territoires (Le Roux 2006, 124). Malgré la perte des livres correspondants de Tite-Live, les sources littéraires et épigraphiques attestent que les gouverneurs de l'Ultérieure continuèrent à mener campagne à la fin du II^e siècle, année après année,²¹ contre des "Lusitaniens" apparemment très difficiles à réduire.

C'est dans ce contexte qu'il faut replacer le témoignage d'Artémidore. Doit-on s'étonner de l'inclusion de cette région encore en partie rebelle dans les limites géographiques de la province d'Ultérieure ? Doit-on, pour cette raison, rejeter la leçon du papyrus ? Pour répondre à ces questions en connaissance de cause, il est indispensable de se pencher, au préalable, sur la signification du concept romain de *prouincia*, ici traduit par *eparcheia*.

On connaît deux sens au mot *prouincia*. Dans la plupart de ses emplois, il s'agit d'un territoire éloigné de Rome, appartenant à l'Empire et administré par un magistrat romain ; plus rarement, le terme sert à désigner une charge particulière confiée à un magistrat, sans référence territoriale, et dans certains cas à Rome même. Depuis Mommsen, il est généralement admis que la seconde acception, celle qui n'a pas de référent territorial, est originelle. *Prouincia* ne signifierait rien d'autre, au départ, que la sphère de compétence et d'action d'un magistrat pourvu de l'*imperium*.²² Jean-Marie Bertrand 1989 a eu le mérite de montrer que cette reconstruction de l'histoire du mot reposait sur des indices fragiles. Même si l'on ne le suit pas dans toutes les ramifications d'un raisonnement qui pêche parfois par excès de subtilité, on doit admettre avec lui que les notions de circonscription (le lieu) et de charge (la fonction) sont indissociables dans la très grande majorité des emplois de *prouincia*, du moins avant le milieu du I^{er} siècle avant notre ère.

Quelle que soit la signification originelle du mot, la question qui nous intéresse ici est de savoir ce que les Romains — et les Grecs — de la seconde moitié du II^e siècle entendaient par *prouincia*, quand ils se référaient à la péninsule Ibérique. Si la dimension territoriale de la province y apparaît très tôt,²³ ce

²¹ En 114, 112, 107, 105, 104, 102-101 et 99-98 (Cadiou 2008, 114, n. 169).

²² Mommsen 1906, 92-100 (première publication en 1857), en particulier p. 94 : " *Das Wort bezeichnet etymologisch den Kriegs- oder den Commandobereich* ". Idée largement reprise depuis, notamment par R. Syme, E. Badian, J. S. Richardson et Cl. Nicolet.

²³ Comme en témoigne la mission sénatoriale de 197 qui eut pour mission de " délimiter le domaine respectif des provinces de Citérieure et d'Ultérieure " (Liv. xxxii 28, 11), mais aussi le fait qu'en 195, M. Helvius se vit refuser le triomphe parce qu'il avait combattu *in aliena prouincia* (Liv. xxxiv 10, 1-5).

n'est que progressivement que se dégage la notion d'un espace annexé et administré. Il convient donc de ne pas projeter anachroniquement sur les premiers temps de la conquête de l'Occident la figure stabilisée des provinces du Haut Empire, qui sont des circonscriptions administratives dans le plein sens du terme, délimitées, arpentées, subdivisées, recensées, et gérées par un personnel spécialisé. Pendant une bonne partie du II^e siècle, l'administration civile et fiscale des provinces occidentales resta rudimentaire (Richardson 1986, 178).

D'autre part, et c'est là le point fondamental, les provinces hispaniques se définissent pendant une très longue période dans un cadre de guerre, à la différence de celles d'Orient, où l'activité diplomatique était prédominante. J. S. Richardson n'hésite pas à définir les *prouvinciae* hispaniques du II^e siècle comme des affectations militaires.²⁴ Pour bien comprendre cette notion, il convient de se rappeler les débats qui agitèrent le Sénat en 205, à propos des rumeurs qui annonçaient l'attribution à Scipion de l'Afrique comme *nova prouincia* (Liv. XXVIII 40, 1).²⁵ En sollicitant cette "province" d'Afrique, ce n'est pas un territoire que Scipion convoite : il demande seulement l'autorisation de s'engager sur un nouveau théâtre d'opération ; son but, à cette date, est de vaincre Carthage, pas d'annexer un pays. On est là très près de la réalité hispanique que décrit Richardson : "*the assignment of a prouincia (...) was not an act of annexation but an act of war*", dans une région où l'activité militaire était pour Rome le seul moyen de contrôle des populations (Richardson 1986, 178 sq).

Ce contexte de guerre incessante, si important pour comprendre l'histoire de l'Hispanie romaine pendant les deux premiers siècles de son existence, a une autre conséquence. Il détermine l'existence d'une limite mouvante entre territoires contrôlés et territoires hostiles ; limite qu'on serait bien tenté de qualifier de frontière, si ce terme ne nous exposait pas en permanence à des anachronismes. En fait, l'Etat romain n'a jamais admis l'idée de négocier le tracé d'une limite extérieure à son pouvoir souverain, puisque celui-ci se confondait par principe avec la totalité du monde connu (Troussset 1993). Du point de vue de cette revendication d'un Empire perpétuellement illimité, il est évident que la notion d'une frontière extérieure fondée sur une réciprocité de droits entre deux États territoriaux n'a aucune pertinence (Isaac 1992 ; Cadiou dans Cadiou & Moret 2004). De ce principe, qui n'était pas seulement théorique, découle une conséquence que Charles Ebel a parfaitement mise en lumière : "*A province facing on a region which had no legal standing in Rome was unlimited in that direction. The boundaries of a province would become vague, in a legal and in a practical sense, where Roman authority became vague*" (Ebel

²⁴ "Areas of military responsibility" (Richardson 1986, 175).

²⁵ Ce passage est interprété différemment par J.-M. Bertrand (1989, 204).

1976, 43). C'était précisément le cas dans la péninsule Ibérique, où "*the Spanish provinces were open to the north and west*" (*ibid.*, 48). Cet état d'ouverture et d'indéfinition était accentué par le fait que le Sénat laissait à l'initiative des gouverneurs le choix des objectifs militaires, de sorte qu'il revenait à ces derniers de redéfinir, année après année, l'espace de leur province en fonction de leurs buts de guerre.

Telle est donc cette "deuxième province" dont Artémidore esquisse le profil : articulée à la Citérieure, du côté est, par des repères topographiques précis dont deux sont placés sur des axes de communication majeurs, à Castulo sur la route de l'intérieur et à Carthago Nova sur la route côtière (fig. 1) ; ancrée au sud-ouest, autour de Gades, sur les terres riches et depuis longtemps pacifiées de ce qui deviendra plus tard la Bétique ; et largement ouverte au nord vers les zones de guerre de la Lusitanie septentrionale. Il n'y a là rien qui ne soit conforme aux conceptions romaines et à la réalité historique du moment. L'anachronisme est dans le regard que les commentateurs portent sur ce passage, pas dans le texte du papyrus, vers lequel il nous faut maintenant revenir.

SYNTAXE ET CHOROGRAPHIE

L'interprétation du passage qui nous occupe dépend en grande partie du sens donné à deux prépositions qui y jouent un rôle déterminant : *kata*, en ce qui concerne la Lusitanie, et *mechri*, en ce qui concerne Gades. Le cas de *κατὰ* est celui qui a le moins retenu l'attention des philologues, tant il paraît évident que la présence de l'adjectif *πᾶς* nous oriente de façon quasi nécessaire vers la première acception du dictionnaire Liddell-Scott-Jones : "*throughout a space*". Mais même si la nuance est infime, *τὰ κατὰ τὴν Λυσειτανίαν πάντα* ne veut pas dire exactement la même chose que *ἡ ἅπασα Λυσειτανία*. Il convient donc de s'interroger sur les raisons qui ont pu conduire au choix de cette formulation.

On ne connaît pas d'autre exemple, dans ce qui reste du corpus artémidorien, de la tournure substantivée < *ta kata* + nom de lieu à l'accusatif >, mais elle est fréquente chez Polybe (une quarantaine d'occurrences) et n'est pas inconnue de Strabon (quatre occurrences). Chez Polybe, une fois écartées les nombreuses expressions dans lesquelles *τὰ κατὰ τὴν Ἰβηρίαν* abrège *τὰ κατὰ τὴν Ἰβηρίαν πράγματα* ("les affaires ibériques"), il s'agit généralement d'un tour périphrastique qui équivaut au simple énoncé du choronyme.²⁶ En une occasion, un adjectif dérivé de *πᾶς* complète l'expression, comme dans le *P.Artemid.* : *τὰ κατὰ τὴν σύμπασαν Κρήτην* (IV 53, 3). Notons par ailleurs que *kata*

²⁶ Pour ne citer qu'un exemple, en I 5, 2, *συστησάμενοι τὰ κατὰ τὴν Ἰταλίαν* : "ayant unifié l'Italie".

a la même signification, mais sans la tournure substantivée, dans les deux seuls passages conservés de Polybe²⁷ où soit mentionnée la Lusitanie : x 7, 5, κατὰ τὴν Λυσιτανίην (“en Lusitanie”), et xxxiv 8, 4, τὴν κατὰ Λυσιτανίαν εὐδαιμονίαν (“les richesses de la Lusitanie”).

Strabon, moins coutumier de l’expression < *ta kata* + nom de lieu >, l’emploie deux fois dans le même sens que Polybe, avec un choronyme (I 3, 16, xi 2, 1), et deux fois, de façon plus spécifique, pour désigner la région qui jouxte un détroit ou un cours d’eau (II 5, 14, vii 2, 4). Si l’on élargit la recherche à tous les emplois de *kata* + accusatif, Strabon offre des statistiques intéressantes. Dans le livre III, *kata* est employé sept fois pour exprimer une proximité, toujours avec un nom de lieu précis (ville, montagne, cours d’eau ou détroit),²⁸ une fois seulement pour exprimer une situation de vis-à-vis,²⁹ et six fois pour exprimer une inclusion, toujours avec des noms désignant de vastes ensembles géographiques (pays, régions naturelles ou mers),³⁰ et parfois, comme chez Artémidore, avec l’adjonction de l’adjectif πᾶς.³¹ Tout cela implique, fort logiquement, que le sens de la préposition est conditionné par le degré de généralité du nom géographique qui en dépend : si c’est un nom de pays, *kata* peut se traduire par “dans toute l’étendue de” ; si c’est un nom de lieu précis, *kata* signifie “dans le voisinage de” ou, plus rarement, “en face de”. C’est exactement la même alternance que l’on retrouve dans le *P.Artemid.* entre IV 13 (valeur d’inclusion, avec le choronyme Lusitania) et IV 2 / v 7 (valeur de proximité, avec le nom de ville Gadeira).³²

La formule condamnée par L. Canfora ne relève donc pas de la balourdise d’un faussaire mal inspiré. Elle s’insère dans des usages bien attestés avant et après Artémidore. La comparaison avec Polybe est particulièrement intéressante, car elle fait apparaître d’étroites similitudes entre ces deux auteurs dans la façon de recourir à des tours périphrastiques pour désigner des régions géographiques.³³

²⁷ Dans le fr. xxxiv 8, 1, la mention de la Lusitanie ne fait pas partie de la citation.

²⁸ III 1.9, 2.3, 2.12, 4.1, 4.9, 4.10, 4.12. Bravo 2009, 58 sq, a relevé quelques exemples de cette acception chez Geminus et chez Ptolémée, sans songer à la rechercher dans des auteurs plus proches d’Artémidore.

²⁹ III 3, 1, pour une île située “ en face ” de la ville de Moron.

³⁰ III 2.5, 2.7 (deux fois), 2.11, 2.13, 4.13.

³¹ III 2, 7 : κατὰ τὴν ἔξω θάλατταν πᾶσαν (cf. IV 6, 9 : κατὰ πᾶσαν δὲ τὴν τῶν Ἑλλεων ὄρεινῆν).

³² Le sens de *kata* en v 2 est plus problématique (cf. Bravo 2009, 60).

³³ Des points communs entre le style d’Artémidore et celui de Polybe ont déjà été signalés par Bravo 2009, 57.

En ce qui concerne μέχρι, il n'y a pas beaucoup à ajouter aux remarques de Lucarini 2009, 123 : sa valeur est certainement inclusive quand Artémidore écrit que la province s'étend "jusqu'à Gadeira". Je ne crois pas cependant qu'il faille trop mécaniquement classer les emplois de cette préposition en deux catégories, selon qu'ils sont inclusifs ou exclusifs. Dans des contextes d'énonciation où un lieu (une ville, un cap, une embouchure, etc.) est mentionné comme simple repère sur une ligne de séparation entre deux aires géographiques, ce lieu perd sa matérialité et, quand il s'agit d'une ville, son appartenance à l'une ou l'autre aire passe au second plan. Ainsi, dans la *perigraphê* (IV 14 sqq) et dans le *paraplous* (V 14 sqq) qui suivent la description des provinces, la question du caractère inclusif ou exclusif de μέχρι, qui est utilisé trois fois (V 3, 11, 23), ne se pose même pas.

Il en va autrement, au début de la colonne IV, dans la description des provinces, mais c'est seulement par des preuves extrinsèques que l'on peut déterminer si les villes et les régions nommées par Artémidore se trouvaient à l'intérieur ou à l'extérieur de l'espace provincial. Pour la Citérieure (IV 9-11), c'est par d'autres sources que l'on sait que Carthago Nova a toujours fait partie de la première province, de même, semble-t-il, que les sources du Bætis;³⁴ pour l'Ulérieure (IV 12), il est évident que Gades ne pouvait pas se trouver à l'extérieur du territoire provincial. Artémidore semble donc avoir agi de façon à la fois cohérente et approximative, en indiquant les limites des provinces par des lieux choisis à l'intérieur de leur territoire.

Une dernière remarque à propos de la préposition μέχρι. Alors que dans le *P.Artemid.* seul le nom de ville Gadeira en dépend, dans la version du fr. 21 Stiehle (τὰ μέχρι Γαδείρων καὶ Λυσιτανίας) elle régit les deux noms de lieu, avec la même signification, nécessairement, pour l'un et pour l'autre. Or, si l'on suit l'analyse de Luciano Canfora, comme on l'a vu plus haut, la Lusitanie du fr. 21 se situe pour sa plus grande partie en dehors de la province. La logique grammaticale exigerait donc que la ville de Gades soit dans la même situation, hors de la province... ce qui est évidemment impossible. Sémantiquement, le fr. 21 offre moins de garanties que le *P.Artemid.*

LA PLACE DE LA LUSITANIE DANS LE SCHEMA DE L'IBÉRIE

L'évocation de la Lusitanie aux lignes 13 et 14 de la colonne IV du papyrus n'est pas une mention isolée et autosuffisante. Elle fait partie d'une description solidement charpentée, d'un *schéma* qu'Artémidore, non sans lourdeurs et répétitions, envisage tour à tour du point de vue de la forme gé-

³⁴ D'après Pline, *N.H.* III 9. Le cas de Castulo est plus incertain. Sur la question des limites occidentales de la Citérieure, voir Moret à paraître.

nérale, de la partition provinciale, des contours de la péninsule (*perigraphê*) et de la mesure des segments littoraux (*paraplous*). Non seulement elle en fait partie, mais elle en constitue même l'un des éléments de base : on n'a pas assez remarqué que la Lusitanie est la seule entité ethnico-géographique qui soit nommée et qui joue un rôle structurant dans la *perigraphê* de l'Ibérie (v 5).

C'est donc à la lumière de cette *perigraphê* qu'il faut relire, pour mieux la comprendre, la description de la province d'Hispanie Ulérieure. En v 4-7, le "troisième côté" de l'Ibérie, celui du couchant, se compose de trois éléments, énumérés du nord au sud dans l'ordre de la description : la Lusitanie, le cap Sacré et "les lieux qui avoisinent Gadeira", τὸς κατὰ Γάδειρα τόπους. Les deux composantes territoriales de cette énumération, la Lusitanie et la région de Gades, étaient déjà citées dans la description des provinces. La description des contours de la péninsule introduit un nouvel élément, un repère côtier qui s'intercale entre ces deux territoires et, manifestement, les sépare : le cap Sacré. La Lusitanie forme donc dans l'esprit d'Artémidore une bande parallèle à la côte occidentale de la péninsule, entre le cap Sacré au sud et le cap des Artabres au nord. Mais cette bande ne forme pas la totalité du côté occidental de l'Ibérie, car pour lui c'est aux colonnes d'Héraclès, et non au cap Sacré, que se termine le côté méridional (iv 34-37). Le côté occidental de l'Ibérie n'est donc pas perçu par Artémidore comme un littoral rectiligne, mais probablement comme un angle obtus qui s'articule autour du cap Sacré, à partir duquel s'étend vers le nord le pays des Lusitaniens, et vers le sud — ou plus exactement vers le sud-est — la "région de Gades" (fig. 1). Cette représentation diffère fondamentalement de celle de Strabon pour qui le cap Sacré formait l'angle sud-ouest de la péninsule (ii 5, 14-15 et iii 1, 3), parce qu'à la suite de Posidonius Strabon plaçait ce cap sur le même parallèle que Rhodes et que le détroit des Colonnes.³⁵

D'un autre point de vue, il paraît évident que la bipartition de l'Ulérieure entre zone gaditane et Lusitanie reflète une dichotomie habituelle chez les géographes hellénistiques entre les régions civilisées proches de "notre mer" et les pays barbares du nord ; dichotomie dont on retrouve sans doute un autre écho dans un fragment où Artémidore observe que les Ibères "qui habitent sur le littoral" écrivent désormais en latin.³⁶ Cette opposition culturelle est déjà présente chez Polybe, à propos des zones méridionales et septentrionales de l'Hispanie (iii 37, 10-11), mais il y a entre Artémidore et lui une différence de taille. Chez Polybe, les régions civilisées du littoral méditerranéen constituent ce qu'il appelle l'Ibérie, tandis que les pays barbares de l'ouest et du nord "n'ont pas de dénomination commune". Chez Artémidore, ces pays sans nom

³⁵ Pour un examen plus approfondi de cette question, voir Moret à paraître.

³⁶ Fr. 22 Stiehle, cité en exergue de cet article.

sont devenus la Lusitanie, tandis que l'Ibérie, élargie à la péninsule et devenue synonyme exact d'Hispanie, a perdu toute connotation culturelle.

CONCLUSION

Voici, au terme de cette analyse, les trois principaux résultats auxquels je crois être parvenu.

1/ L'inclusion dans la province Ulérieure de territoires dont les Romains ne contrôlaient pas encore les populations est parfaitement admissible du point de vue du concept romain de *prouincia*.

2/ La tournure < *ta kata* + choronyme + adjectif signifiant “ tout entier ” >, utilisée pour désigner l'espace géographique de la Lusitanie, a des précédents chez Polybe. Elle s'inscrit de façon cohérente dans une description des provinces dont tous les éléments topographiques sont traités sur un mode “ inclusif ”.

3/ La mention de la Lusitanie comme partie de la province, au début de la colonne IV, s'accorde pleinement avec son autre mention, dans la colonne V, en tant qu'aire géographique appartenant à la façade occidentale de l'Ibérie. Ces deux mentions se complètent et s'éclairent réciproquement.

Face à cela, la formule abrégée du fr. 21 Stiehle apparaît, quant au sens, beaucoup moins satisfaisante. Comme l'a très justement noté Salvatore Settis 2008, 58, tout porte à croire que l'abréviateur tardif d'Artemidore — vraisemblablement Marcien d'Héraclée — a modifié la description des provinces pour la rendre compatible avec la situation de l'époque impériale : l'Ulérieure est désormais une “ deuxième ” province (δευτέρα) dans une liste qui s'est allongée depuis Artemidore, et non plus “ l'autre de deux ” (έτέρα) ; et la Lusitanie, devenue province sous Auguste, n'est plus désignée explicitement comme une partie de l'Ulérieure. Ce qui ne s'entrevoyait que confusément dans le fr. 21, à cause de ces retouches, apparaît désormais avec force dans le papyrus : Artemidore est le premier à avoir intégré les provinces romaines dans une chorographie de l'Ibérie, le premier aussi à avoir donné à la Lusitanie un rôle structurant dans le schéma d'ensemble des espaces péninsulaires. Le papyrus d'Artemidore ouvre ainsi des perspectives passionnantes sur une période de transition qui voit la géographie hellénistique tenter d'adapter tant bien que mal ses outils conceptuels aux nouvelles réalités de la construction provinciale romaine.

BIBLIOGRAPHIE

- Albertini 1923: E. Albertini, *Les divisions administratives de l'Espagne romaine*, Paris 1923.
- Bertrand 1989: J.-M. Bertrand, "À propos du mot *provincia* : étude sur les modes d'élaboration du langage politique", *Journal des Savants*, juillet-décembre 1989, 191-215.
- Billerbeck 2009: M. Billerbeck, "Artemidorus' *Geographoumena* in the *Ethnika* of Stephanus of Byzantium: Source and Transmission", dans: K. Brodersen et J. Elsner (éd.), *Images and Texts on the «Artemidorus Papyrus»*. *Working Papers on P. Artemid.* (St. John's College Oxford, 2008), *Historia Einzelschriften* 214, Stuttgart 2009, 65-87.
- Bravo 2009: B. Bravo, "Artemidoro di Efeso geografo e retore. Per la costituzione e l'interpretazione del testo del Papiro di Artemidoro", *ZPE* 170, 2009, 43-63.
- Burillo 1998: F. Burillo Mozota, *Los Celtíberos. Etnias y estados*, Barcelone, 1998.
- Cadiou 2008: F. Cadiou, *Hibera in terra miles. Les armées romaines et la conquête de l'Hispanie sous la République (218-45 av. J.-C.)*, Madrid 2008.
- Cadiou & Moret 2004: F. Cadiou et P. Moret, "Rome et la frontière hispanique à l'époque républicaine (IIe-Ier siècles av. J.-C.)", dans: Chr. Velud (éd.), *Empires et Etats nationaux en Méditerranée : la frontière entre risque et protection* (Le Caire, IFAO, 6 juin 2004), à paraître, <<http://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00413651/fr/>>.
- Canfora 2007a: L. Canfora, "Perché quel papiro non può essere Artemidoro", dans *Terzi studi su Artemidoro* (estratto di *Quaderni di Storia*, 66), Bari 2007, 227-254.
- Canfora 2007b: L. Canfora, "Una nuova traduzione commentata della *Spagna* di Strabone", dans: *Terzi studi su Artemidoro* (estratto di *Quaderni di Storia*, 66), Bari 2007, 301-305.
- Canfora 2007c: L. Canfora, *The True History of the So-Called Artemidorus Papyrus, with an Interim Text*, Bari, 2007 (*Ekdosis* 5).
- Canfora 2008: L. Canfora, *Il papiro di Artemidoro*, Bari 2008.
- Canfora 2009a: L. Canfora, "Prove testuali del falso", dans: *Fine senza gloria del falso Artemidoro* (estratto di *Quaderni di Storia*, 69), Bari 2009, 279-296.
- Canfora 2009b: L. Canfora, *Artemidorus Ephesius. P.Artemid. sive Artemidorus personatus*. Edidit brevique commentario instruxit Societas emuctae naris, Bari 2009 (*Ekdosis* 7).
- Canfora 2009c: L. Canfora, "Artemidorus Fr. 21 and *P. Artemid.* col. IV", dans: K. Brodersen et J. Elsner (éd.), *Images and Texts on the «Artemidorus*

- Papyrus*". *Working Papers on P. Artemid.* (St. John's College Oxford, 2008), *Historia Einzelschriften* 214, Stuttgart 2009, 89-94.
- Canfora 2009d: L. Canfora, "Chiarimento sullo pseudo-Artemidoro: Bravo e l'indomita Lusitania", *Les Etudes classiques* 77.2, 2009, 169-170.
- Canfora 2010: L. Canfora, *Il viaggio di Artemidoro. Vita e avventure di un grande esploratore dell'Antichità*, Milan 2010.
- Canfora & Bossina 2008: L. Canfora et L. Bossina (éd.), *Wie kann das ein Artemidor-Papyrus sein? - Ma come fa a essere un papiro di Artemidoro?*, Bari 2008 (*Ekdosis* 6).
- Dyson 1985: S. L. Dyson, *The Creation of the Roman Frontier*, Princeton 1985.
- Ebel 1976: Ch. Ebel, *Transalpine Gaul. The Emergence of a Roman Province*, Leiden 1976 (Studies of the Dutch Archaeological and Historical Society, 4).
- Edmondson 1996: J. J. Edmondson, "Roman power and the Emergence of provincial administration in Lusitania during the Republic", dans E. Hermon (éd.), *Pouvoir et imperium (3e s. av. J.-C.-1er s. ap. J.-C.). Actes du colloque international tenu à l'Université Laval du 24 au 26 août 1994*, Naples 1996, 163-211.
- Faust 1966: M. Faust, *Die antiken Einwohnernamen und Völkernamen auf -itani, -etani*, Göttingen 1966.
- Gallazzi et al. 2008: C. Gallazzi, B. Kramer et S. Settis (éd.), *Il papiro di Artemidoro (P. Artemid.)*, 2 vol., Milan 2008.
- Gangutia 2008: E. Gangutia Elícegui, "El papiro de Artemidoro: dos visiones enfrentadas. 2: La hipótesis de L. Canfora: ¿un falso?", *Emerita* 76.2, 2008, 329-342.
- Götzfried 1907: K. Th. Götzfried, *Annalen der Römischen Provinzen beider Spanien von der ersten Besetzung durch die Römer bis zum letzten grossen Freiheitskampf*, Erlangen 1907.
- Isaac 1992: B. Isaac, *The limits of Empire. The Roman Army in the East*, Oxford 1992².
- Le Roux 2003: P. Le Roux, "Les territoires de la péninsule Ibérique aux deux derniers siècles avant notre ère", dans: Á. Morillo, F. Cadiou et D. Hourcade (éd.), *Defensa y territorio en Hispania de los Escipiones a Augusto (espacios urbanos y rurales, municipales y provinciales)*, León-Madrid 2003, 13-22.
- Le Roux 2006: P. Le Roux, "L'invention de la province d'Espagne citérieure de 197 a. C. à Agrippa", dans: G. Cruz Andreotti, P. Le Roux et P. Moret (éd.), *La invención de una geografía de la Península Ibérica, 1: la época republicana*, Málaga-Madrid 2006, 117-134.
- Lucarini 2009: C. M. Lucarini, "Il nuovo Artemidoro", *Philologus* 153.1, 2009, 109-134.

- Marcotte 2000: D. Marcotte, *Les géographes grecs, 1. Introduction générale – Pseudo-Scymnos*, Paris 2000.
- Mommsen 1906: Th. Mommsen, *Gesammelte Schriften*, IV (*Historische Schriften*, 1), Berlin 1906.
- Moravcsik 1967: G. Moravcsik, *Corpus Fontium historiae byzantinae*, Washington D.C. 1967².
- Moret 2003: P. Moret, “Sobre la polisemia de los nombres *iber* e *Iberia* en Polibio”, dans: J. Santos Yanguas et E. Torregaray (éd.), *Polibio y la Península Ibérica*, Revisiones de Historia Antigua, IV, Vitoria-Gasteiz 2003, 279-306.
- Moret à paraître: P. Moret, “La figure de l’Ibérie d’après *P. Artemid.*, col. IV-V: entre tradition hellénistique et mise en place d’un schéma romain”, dans C. Gallazzi, B. Kramer et S. Settis (éd.), *Geografia e cartografia nel Papiro di Artemidoro* (Roma, Società Geografica Italiana, 27 novembre 2009), Milan, à paraître.
- Pérez Vilatela 2000: L. Pérez Vilatela, *Lusitania. Historia y etnología*, Madrid 2000.
- Richardson 1986: J. S. Richardson, *Hispaniae. Spain and the Development of Roman Imperialism, 218-82 BC*, Cambridge 1986.
- Settis 2008: S. Settis, *Artemidoro. Un papiro dal I secolo al XXI*, Turin 2008.
- Stiehle 1856: R. Stiehle, “Der Geograph Artemidoros von Ephesos”, *Philologus* 11, 1856, 193-244.
- Trousset 1993: P. Trousset, “La frontière romaine : concepts et représentations”, dans P. Brun, S. van der Leeuw et Ch. R. Whittaker (éd.), *Frontières d’Empire. Nature et signification des frontières romaines (Actes de la Table Ronde Internationale de Nemours, 21-23 mai 1992)*, Nemours 1993, 115-120.
- West 2009: M. West, “All Iberia is divided into two parts”, dans: K. Brodersen et J. Elsner (éd.), *Images and Texts on the “Artemidorus Papyrus”*. *Working Papers on P. Artemid.* (St. John’s College Oxford, 2008), *Historia Einzelschriften* 214, Stuttgart 2009, 95-101.

Pierre Moret
CNRS-UMR 5608 TRACES
Université de Toulouse
e-mail: moret@univ-tlse2.fr

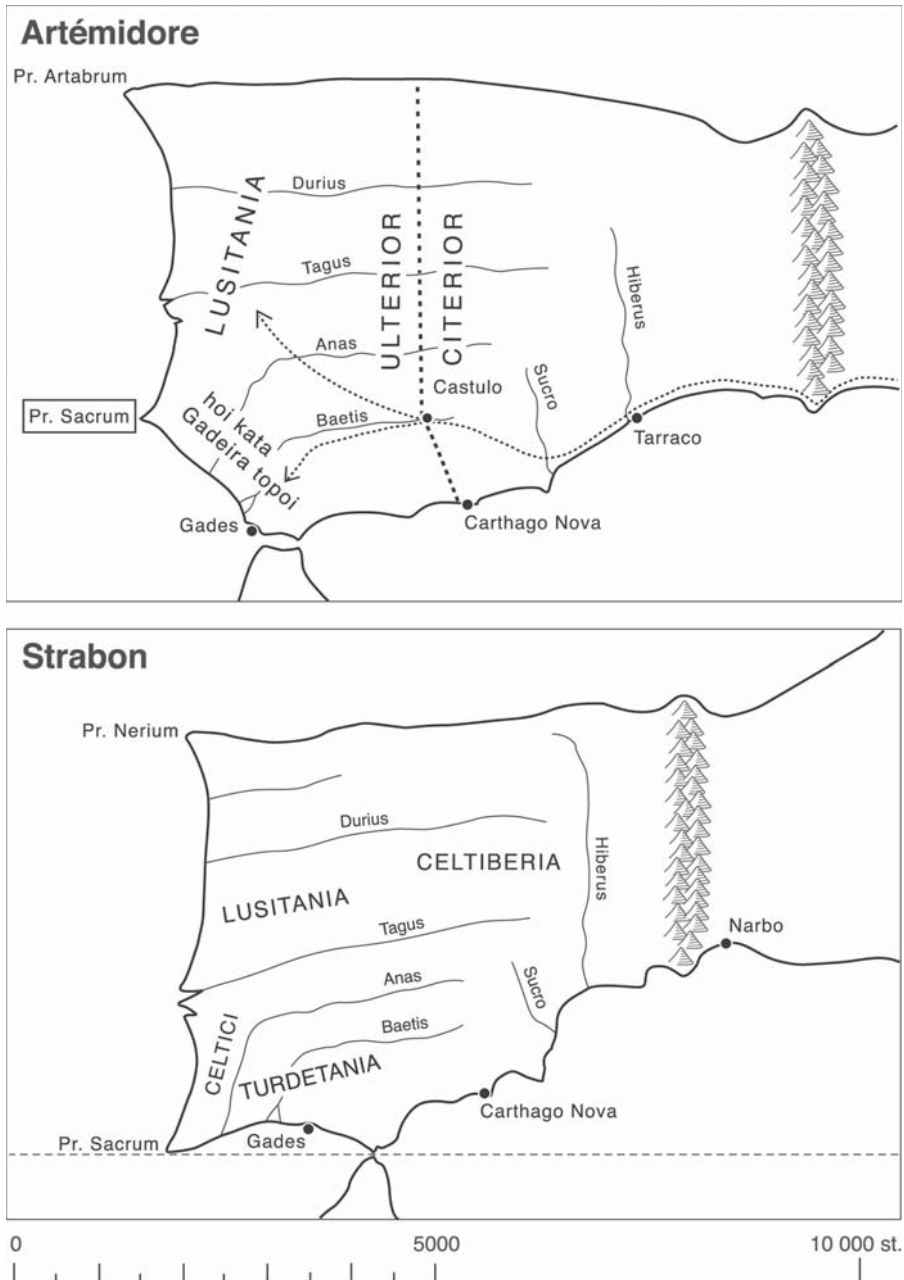


Fig. 1, forme d'ensemble de la péninsule Ibérique, restituée hypothétiquement d'après les indications et les mesures du *P. Artemid.*, en haut, et de la Géographie de Strabon, en bas (Moret à paraître). Pointillé : principales voies de communication de l'époque républicaine.